



Madame.—Enfin, tu avoueras que c'est épouvantable : mes invités vont arriver, j'ai commandé des poires superbes et je ne vois rien venir.
Monsieur.—Préviens le domestique.

A UNE INCONNUE

Mademoiselle,

On dit que vous êtes jolie,
Mais qu'attendre de vous ? un regard ? c'est folie.
Hélas ! je n'en sais rien ; je ne vous connais pas.
Je vous ai vue un soir marchant à petits pas
Devant moi sur l'asphalte. Alerte, sautillante,
Vous me faisiez songer à la jeune Atalante.
Mais, sachant l'oiselet prompt à s'effaroucher,
De peur qu'il ne s'envole, on n'ose l'approcher :
Aussi je vous suivais de loin, Mademoiselle,
Regrettant que le ciel ne m'eût point donné l'aile
Qui fait du papillon le frère des amours...

Et sans vous retourner vous cheminez toujours.

— Ange ou femme, ami, me disais-je,
Elle est charmante, sois-en sûr,
Des cheveux d'or, des yeux d'azur,
Un teint de roses et de neige ;
La bouche appelant le baiser ;
Et, comme la main est mignonne,
Le pied si petit qu'on s'étonne
Qu'il puisse un instant se poser.
Il se blesse aux pavés inertes ;
Car il ne dut être fait, certes,
Que pour la mousse ou le velours...

Et sans vous retourner vous cheminez toujours.

— Suivons-la, me disais-je encore
Et veuillent les dieux immortels
Que je sache où sont ses autels,
Si c'est Thalie ou Terpsichore !
Toute reine implique un palais :
Certaine a l'Olympe ; aux étoiles
Le firmament prête ses voiles ;
Les nids pour les oiseaux sont faits...

Et sans vous retourner...

Soudain, — non, la gazelle
Ne pourrait avec vous lutter, Mademoiselle, —
Vous avez, sous un porche aussitôt refermé,
Disparu, me laissant dans mon rêve abîmé.
La nuit, dès ce moment, autour de moi s'est faite,
Comme pour mieux cacher encor votre retraite.
Depuis, j'ai bien souvent refait seul le chemin,
Et j'ai pour chaque jour eu même lendemain.
La douce vision ? Enfuie à tire-d'aile,
Ainsi qu'aux premiers froids la gentille hirondelle
Qui, frileuse, nous quitte et nous revient toujours.

Ah ! pour vous ramener ainsi, Mademoiselle,
Que ne puis-je à mon gré diriger les Amours !

CH. D'HELVEY.

PETITE CAUSE

LÉTOURDEAU, — au moment d'entrer dans le salon des Parvenu, qui donnent une grande soirée, — jette sur sa tenue un regard inquisiteur dans la glace de l'antichambre. — Pas de blague ! comme disait l'invalidé qui n'avait qu'un sou, en faisant mettre son tabac dans un cornet de papier. — Suis-je correct ?... C'est que je me méfie de moi. Je suis d'une étourderie à oublier mon gilet de flanelle dans un fiacre !... Au bal du receveur principal, j'étais arrivé en pantoufles de crocodile rouge, et je ne m'en suis aperçu qu'une fois au milieu du salon, comme je m'inclinai pour saluer la maîtresse de la maison, devant quatre rangs de dames qui regardaient mes pieds !... Et au dîner chez le général ? Je ne me suis rendu compte qu'à dix heures, en passant au fumoir, que je n'avais pas mis de cravate !... (Rassuré par son inspection.) Mais cette fois, il n'y a pas : je n'ai rien oublié... Non : j'ai bien mon gilet, mon chapeau, des gants, même ! (Envoyant à son image dans la glace un amical geste de satisfaction.) Mon petit Adolphe, je suis content de toi, et pour te récompenser, tout à l'heure, je t'emmènerai au buffet boire du café glacé que tu adores !

Il entre et va saluer la belle Mme Parvenu. Il lui serre la main ; elle lui distribue automatiquement le cent dix-huitième sourire de la soirée ; puis il se perd dans la foule étincelante, bavarde et chaude.

Claire Dusac, la jolie et très riche héritière que visent tous les jeunes gens à marier, et qui, après avoir dansé pour la septième fois de la soirée, vient de renvoyer piteux son septième danseur comme elle a remis les six précédents, se rassied près de sa mère désolée.

MME DUSAC.—Voyons, ma chérie, encore un à qui tu viens de donner son paquet ?

CLAIRE, très enfant gâtée.—Pour sûr !

MME DUSAC.—Tu n'es pas raisonnable ! Si tu décourages tous les jeunes gens qui te font la cour, tu finiras par rester vieille fille. C'est-ce que tu lui reproches à ce garçon ?

CLAIRE, se montant peu à peu.—Ce que je lui reproche ? Ce que je leur reproche à tous ! C'est de ne me faire la cour que pour ma dot, et pas pour moi...

MME DUSAC.—Comment peux-tu savoir ça ?

CLAIRE.—Est-ce que tu crois que ça ne se voit pas ! D'abord, ils me parlent tous des propriétés de papa et de la façon dont sa fortune est placée... (Gentiment sentimentale.) Et puis, pas un instant, dans ce qu'ils me disent, je ne sens de sincérité, d'emballement, de passion vraie, — comme dans les romans...

MME DUSAC, souriant.—Allons, voyons, tête folle...

CLAIRE, rêveuse.—Oh ! tu auras beau dire, maman ! Moi, je n'épouserai jamais qu'un homme qui m'ait donné une de ces preuves d'amour après lesquelles le doute n'est plus permis !

Et, tandis qu'autour d'elle l'empressement des jeunes gens coureurs de dot, ralenti par l'exécution sommaire des sept premiers audacieux, se calme et s'éloigne, elle songe à l'inconnu qui fera enfin parler son cœur ; — et sa main distraite chiffonne un mignon mouchoir brodé.

LÉTOURDEAU, revenant du buffet, où il s'est largement payé, aux frais des Parvenu, sa dette de café glacé, mais son bonheur un peu mitigé par une vague inquiétude.—Cristi ! je crois que je suis enrhumé, moi ! On m'a ouvert une fenêtre dans le dos pendant que je buvais. (Reniflant.) Oui, ça y est !... Voilà le nez qui me démange... je suis pincé ! (Il cherche dans sa poche.) Et bien pincé !... (Ne trouvant rien.) Ah, bon ! Ah, parfait ! (Avec éclat.) Je n'ai pas de mouchoir ! (Philosophe.) Je le disais bien : ça n'était pas possible que je n'aie pas oublié quelque chose ! (Très ennuyé.) C'est bête d'être obligé de m'en aller... quand il y a encore de si bon café glacé ! Et pourtant, je ne puis pas rester ici sans mouchoir ? Voyons ? (Cherchant.)

Je ne connais pas assez le maître de la maison pour lui en emprunter un... Si je pouvais couper le bas d'un rideau sans être remarqué ?... Heu ! Heu ! ça me semble bien difficile !... Dieu ! que le nez me picote donc : (A ce moment il passe devant Claire dont la main impatiente continue à chiffonner le mignon mouchoir.) Tiens ! si cette demoiselle, qui a l'air de ne rien faire du sien voulait me le céder ? (Après réflexion, haussant les épaules.) Je suis absurde... Est-ce que je peux aller lui dire... (Reniflant.) Cristi ! que le nez me picote ! (Il continue à tourner autour d'elle, tout en ne quittant pas des yeux le mouchoir qui l'hypnotise.)

CLAIRE, le remarquant.—Qu'est-ce que ce monsieur a donc à me regarder comme cela ? Est-ce encore un soupirent ?

LÉTOURDEAU, frappé d'une idée subite.—Oh ! quel trait de génie !... Mais oui ; pourquoi pas ? Il suffirait d'un peu d'audace... Et puis, le nez me picote de plus en plus... (Il aborde Claire.) Pardon, mademoiselle, si je me permets de vous adresser la parole sans avoir eu l'honneur de vous être présenté... Mais, personne, je crois, ne vous a invitée pour cette valse, et c'est un crime que je veux réparer... Voulez-vous me faire la grâce de la danser avec moi ?

CLAIRE, amusée.—Certainement, Monsieur...

Elle se lève et veut laisser le petit mouchoir à sa place.

LÉTOURDEAU, vivement.—Non, non ! Gardez votre mouchoir à la main, Mademoiselle ! (Avec âme.) Je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Claire, étonnée, obéit et ils commencent à valser.

Le tour de valse touche à la fin : Létourdeau s'est montré d'une galanterie empressée et infatigable, entassant les compliments sur les hyperboles. Son rhume, cependant, augmente, et sous cette influence, sa voix prend des sons de plus en plus graves.

CLAIRE, pensive.—Est-ce que ce jeune homme serait sincère ? Je remarque dans sa voix une altération grandissante qui semble prouver une émotion vraie...

LÉTOURDEAU, qui sent s'amasser un orage au fond des abîmes de son nez, à part.—Diable ! Diable ! Je ne vais pas éternuer maintenant... Au moment où je touche au port ; car la valse se termine, et c'est le moment